

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Nanine [Document électronique] / Voltaire

ACTE 1 SCENE 1

p12

La scène est dans le château du comte D' Olban.

p13

Le comte D' Olban, la baronne de L' Orme.

La Baronne.

Il faut parler, il faut, monsieur le comte,

vous expliquer nettement sur mon compte.

Ni vous ni moi n' avons un coeur tout neuf ;

vous êtes libre, et depuis deux ans veuf :

devers ce temps j' eus cet honneur moi-même ;

et nos procès, dont l' embarras extrême

était si triste et si peu fait pour nous,

sont enterrés, ainsi que mon époux.

Le Comte.

Oui, tout procès m' est fort insupportable.

La Baronne.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable ?

Le Comte.

Qui ? Vous, madame ?

La Baronne.

Oui, moi. Depuis deux ans,

libres tous deux, comme tous deux parents,

pour terminer nous habitons ensemble ;

le sang, le goût, l' intérêt nous rassemble.

p14

Le Comte.

Ah ! L' intérêt ! Parlez mieux.

La Baronne.

Non, monsieur.

Je parle bien, et c' est avec douleur ;
et je sais trop que votre âme inconstante
ne me voit plus que comme une parente.

Le Comte.

Je n' ai pas l' air d' un volage, je croi.

La Baronne.

Vous avez l' air de me manquer de foi.

Le Comte, à part.

Ah !

La Baronne.

Vous savez que cette longue guerre,
que mon mari vous faisait pour ma terre,
a dû finir en confondant nos droits
dans un hymen dicté par notre choix :
votre promesse à ma foi vous engage ;
vous différez, et qui diffère outrage.

Le Comte.

J' attends ma mère.

La Baronne.

Elle radote : bon !

Le Comte.

Je la respecte, et je l' aime.

La Baronne.

Et moi, non.

Mais pour me faire un affront qui m' étonne,
assurément vous n' attendez personne,
perfide ! Ingrat !

Le Comte.

D' où vient ce grand courroux ?

Qui vous a donc dit tout cela ?

La Baronne.

Qui ? Vous ;

vous, votre ton, votre air d' indifférence,
votre conduite, en un mot, qui m' offense,
qui me soulève, et qui choque mes yeux :
ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.

Ne vois-je pas l' indignité, la honte,
l' excès, l' affront du goût qui vous surmonte ?

p15

Quoi ! Pour l' objet le plus vil, le plus bas,
vous me trompez !

Le Comte.

Non, je ne trompe pas ;

dissimuler n' est pas mon caractère :

j' étais à vous, vous aviez su me plaire,
et j' espérais avec vous retrouver
ce que le ciel a voulu m' enlever,

goûter en paix, dans cet heureux asile,
les nouveaux fruits d' un noeud doux et tranquille ;
mais vous cherchez à détruire vos lois.

Je vous l' ai dit, l' amour a deux carquois :
l' un est rempli de ces traits tout de flamme,
dont la douceur porte la paix dans l' âme,
qui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants ;
l' autre n' est plein que de flèches cruelles
qui, répandant les soupçons, les querelles,
rebutent l' âme, y portent la tiédeur,
font succéder les dégoûts à l' ardeur :
voilà les traits que vous prenez vous-même
contre nous deux ; et vous voulez qu' on aime !

La Baronne.

Oui, j' aurai tort ! Quand vous vous détachez,
c' est donc à moi que vous le reprochez.

Je dois souffrir vos belles incartades,
vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu' ai-je donc fait, pour perdre votre coeur ?
Que me peut-on reprocher ?

Le Comte.

Votre humeur,
n' en doutez pas : oui, la beauté, madame,
ne plaît qu' aux yeux ; la douceur charme l' âme.

La Baronne.

Mais êtes-vous sans humeur, vous ?

Le Comte.

Moi ? Non ;
j' en ai sans doute, et pour cette raison
je veux, madame, une femme indulgente,

p16

dont la beauté douce et compatissante,
à mes défauts facile à se plier,
daigne avec moi me réconcilier,
me corriger sans prendre un ton caustique,
me gouverner sans être tyrannique,
et dans mon coeur pénétrer pas à pas,
comme un jour doux dans des yeux délicats :
qui sent le joug le porte avec murmure ;
l' amour tyran est un dieu que j' abjure.
Je veux aimer, et ne veux point servir ;
c' est votre orgueil qui peut seul m' avilir.
J' ai des défauts ; mais le ciel fit les femmes
pour corriger le levain de nos âmes,
pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C' est là leur lot ; et pour moi, je préfère
laideur affable à beauté rude et fière.
La Baronne.

C' est fort bien dit, traître ! Vous prétendez,
quand vous m' outrez, m' insultez, m' excédez,
que je pardonne, en lâche complaisante,
de vos amours la honte extravagante ?
Et qu' à mes yeux un faux air de hauteur
excuse en vous les bassesses du coeur ?

Le Comte.

Comment, madame ?

La Baronne.

Oui, la jeune Nanine
fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
une servante, une fille des champs,
que j' élevai par mes soins imprudents,
que par pitié votre facile mère
daigna tirer du sein de la misère.

Vous rougissez !

Le Comte.

Moi ! Je lui veux du bien.

La Baronne.

Non, vous l' aimez, j' en suis très-sûre.

Le Comte.

Eh bien !

Si je l' aimais, apprenez donc, madame,
que hautement je publierais ma flamme.

p17

La Baronne.

Vous en êtes capable.

Le Comte.

Assurément.

La Baronne.

Vous oseriez trahir impudemment
de votre rang toute la bienséance ;
humilier ainsi votre naissance ;
et, dans la honte où vos sens sont plongés,
braver l' honneur ?

Le Comte.

Dites les préjugés.

Je ne prends point, quoi qu' on en puisse croire,
la vanité pour l' honneur et la gloire.

L' éclat vous plaît ; vous mettez la grandeur
dans des blasons : je la veux dans le coeur.

L' homme de bien, modeste avec courage,
et la beauté spirituelle, sage,
sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
sont à mes yeux les premiers des humains.

La Baronne.

Il faut au moins être bon gentilhomme.

Un vil savant, un obscur honnête homme,
serait chez vous, pour un peu de vertu,
comme un seigneur avec honneur reçu ?

Le Comte.
Le vertueux aurait la préférence.
La Baronne.
Peut-on souffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s' il vous plaît, à son rang ?
Le Comte.
être honnête homme est ce qu' on doit.
La Baronne.
Mon sang
exigerait un plus haut caractère.
Le Comte.
Il est très-haut, il brave le vulgaire.
La Baronne.
Vous dégradez ainsi la qualité !
Le Comte.
Non ; mais j' honore ainsi l' humanité.

p18

La Baronne.
Vous êtes fou ; quoi ! Le public, l' usage ! ...
Le Comte.
L' usage est fait pour le mépris du sage ;
je me conforme à ses ordres gênants,
pour mes habits, non pour mes sentiments.
Il faut être homme, et d' une âme sensée,
avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m' informer
qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi ! De mon être il faudra qu' on décide ?
J' ai ma raison ; c' est ma mode et mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,
et l' homme doit agir d' après son coeur.
La Baronne.
Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez ; aimez des filles de village,
coeur noble et grand, soyez l' heureux rival
du magister et du greffier fiscal ;
soutenez bien l' honneur de votre race.
Le Comte.
Ah ! Juste ciel ! Que faut-il que je fasse ?

ACTE 1 SCENE 2

Le comte, la baronne, Blaise.
Le Comte.
Que veux-tu, toi ?
Blaise.
C' est votre jardinier,
qui vient, monsieur, humblement supplier

votre grandeur.
Le Comte.
Ma grandeur ! Eh bien ! Blaise,
que te faut-il ?
Blaise.
Mais c' est, ne vous déplaie,
que je voudrais me marier...
Le Comte.
D' accord,
très-volontiers ; ce projet me plaît fort.

p19

Je t' aiderai ; j' aime qu' on se marie :
et la future, est-elle un peu jolie ?
Blaise.
Ah, oui, ma foi ! C' est un morceau friand.
La Baronne.
Et Blaise en est aimé ?
Blaise.
Certainement.
Le Comte.
Et nous nommons cette beauté divine ? ...
Blaise.
Mais, c' est...
Le Comte.
Eh bien ?
Blaise.
C' est la belle Nanine.
Le Comte.
Nanine ?
La Baronne.
Ah ! Bon ! Je ne m' oppose point
à de pareils amours.
Le Comte, à part.
Ciel ! à quel point
on m' avilit ! Non, je ne le puis être.
Blaise.
Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.
Le Comte.
Tu dis qu' on t' aime, impudent !
Blaise.
Ah ! Pardon.
Le Comte.
T' a-t-elle dit qu' elle t' aimât ?
Blaise.
Mais... non,
pas tout à fait ; elle m' a fait entendre
tant seulement qu' elle a pour nous du tendre ;
d' un ton si bon, si doux, si familier,
elle m' a dit cent fois : " cher jardinier,
cher ami Blaise, aide-moi donc à faire

un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
à monseigneur, à ce maître charmant ; "
et puis d' un air si touché, si touchant,

p20

elle faisait ce bouquet : et sa vue
était troublée ; elle était toute émue,
toute rêveuse, avec un certain air,
un air, là, qui... peste ! L' on y voit clair.
Le Comte.
Blaise, va-t' en... quoi ! J' aurais su lui plaire !
Blaise.
çà, n' allez pas traîasser notre affaire.
Le Comte.
Hem ! ...
Blaise.
Vous verrez comme ce terrain-là
entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc ; pourquoi ne me rien dire ?
Le Comte.
Ah ! Mon coeur est trop plein. Je me retire...
adieu, madame.

ACTE 1 SCENE 3

La baronne, Blaise.
La Baronne.
Il l' aime comme un fou,
j' en suis certaine. Et comment donc, par où,
par quels attraits, par quelle heureuse adresse,
a-t-elle pu me ravir sa tendresse ?
Nanine ! ô ciel ! Quel choix ! Quelle fureur !
Nanine ! Non ; j' en mourrai de douleur.
Blaise, revenant.
Ah ! Vous parlez de Nanine.
La Baronne.
Insolente !
Blaise.
Est-il pas vrai que Nanine est charmante ?
La Baronne.
Non.
Blaise.
Eh ! Si fait : parlez un peu pour nous,
protégez Blaise.

p21

La Baronne.

Ah ! Quels horribles coups !

Blaise.

J' ai des écus ; Pierre Blaise mon père
m' a bien laissé trois bons journaux de terre :
tout est pour elle, écus comptants, journaux,
tout mon avoir, et tout ce que je vaux ;
mon corps, mon coeur, tout moi-même, tout Blaise.

La Baronne.

Autant que toi crois que j' en serais aise ;
mon pauvre enfant, si je puis te servir,
tous deux ce soir je voudrais vous unir :
je lui paierai sa dot.

Blaise.

Digne baronne,
que j' aimerai votre chère personne !
Que de plaisir ! Est-il possible !

La Baronne.

Hélas !

Je crains, ami, de ne réussir pas.

Blaise.

Ah ! Par pitié, réussissez, madame.

La Baronne.

Va, plutôt au ciel qu' elle devînt ta femme !

Attends mon ordre.

Blaise.

Eh ! Puis-je attendre ?

La Baronne.

Va.

Blaise.

Adieu. J' aurai, ma foi, cet enfant-là.

ACTE 1 SCENE 4

La Baronne.

Vit-on jamais une telle aventure !
Peut-on sentir une plus vive injure ;
plus lâchement se voir sacrifier !

p22

Le comte Olban rival d' un jardinier !

(à un laquais.)

holà ! Quelqu' un ! Qu' on appelle Nanine.
C' est mon malheur qu' il faut que j' examine.
Où pourrait-elle avoir pris l' art flatteur,
l' art de séduire et de garder un coeur,
l' art d' allumer un feu vif et qui dure ?
Où ? Dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
n' a point encore osé se mettre au jour.

J' ai vu qu' Olban se respecte avec elle ;
ah ! C' est encore une douleur nouvelle ;
j' espérerais s' il se respectait moins.
D' un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah ! La voici : je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d' injustice !
à qui va-t-elle accorder la beauté !
C' est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous ; venez, mademoiselle.

ACTE 1 SCENE 5

La baronne, Nanine.

Nanine.

Madame.

La Baronne.

Mais est-elle donc si belle ?

Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;
mais s' ils ont dit : j' aime... ah ! Je suis à bout.

Possédons-nous. Venez.

Nanine.

Je viens me rendre

à mon devoir.

La Baronne.

Vous vous faites attendre

un peu de temps ; avancez-vous. Comment !

Comme elle est mise ! Et quel ajustement !

Il n' est pas fait pour une créature
de votre espèce.

Nanine.

Il est vrai. Je vous jure,

p23

par mon respect, qu' en secret j' ai rougi
plus d' une fois d' être vêtue ainsi ;
mais c' est l' effet de vos bontés premières,
de ces bontés qui me sont toujours chères.

De tant de soins vous daigniez m' honorer !

Vous vous plaisiez vous-même à me parer.

Songez combien vous m' aviez protégée :

sous cet habit je ne suis point changée.

Voudriez-vous, madame, humilier

un coeur soumis, qui ne peut s' oublier ?

La Baronne.

Approchez-moi ce fauteuil... ah ! J' enrage...

d' où venez-vous ?

Nanine.

Je lisais.

La Baronne.

Quel ouvrage ?
Nanine.
Un livre anglais dont on m' a fait présent.
La Baronne.
Sur quel sujet ?
Nanine.
Il est intéressant :
l' auteur prétend que les hommes sont frères,
nés tous égaux ; mais ce sont des chimères :
je ne puis croire à cette égalité.
La Baronne.
Elle y croira. Quel fonds de vanité !
Que l' on m' apporte ici mon écritoire...
Nanine.
J' y vais.
La Baronne.
Restez. Que l' on me donne à boire.
Nanine.
Quoi ?
La Baronne.
Rien. Prenez mon éventail... sortez.
Allez chercher mes gants... laissez... restez.

p24

Avancez-vous... gardez-vous, je vous prie,
d' imaginer que vous soyez jolie.
Nanine.
Vous me l' avez si souvent répété,
que si j' avais ce fonds de vanité,
si l' amour-propre avait gâté mon âme,
je vous devrais ma guérison, madame.
La Baronne.
Où trouve-t-elle ainsi ce qu' elle dit ?
Que je la hais ! Quoi ! Belle, et de l' esprit !
(avec dépit.)
écoutez-moi. J' eus bien de la tendresse
pour votre enfance.
Nanine.
Oui. Puisse ma jeunesse
être honorée encor de vos bontés !
La Baronne.
Eh bien ! Voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
vous établir ; jugez si je vous aime.
Nanine.
Moi ?
La Baronne.
Je vous donne une dot. Votre époux
est fort bien fait, et très-digne de vous ;
c' est un parti de tout point fort sortable :
c' est le seul même aujourd' hui convenable ;

et vous devez bien m' en remercier :
c' est, en un mot, Blaise le jardinier.
Nanine.
Blaise, madame ?
La Baronne.
Oui. D' où vient ce sourire ?
Hésitez-vous un moment d' y souscrire ?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous ?
Obéissez, ou craignez mon courroux.
Nanine.
Mais...
La Baronne.
Apprenez qu' un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d' avoir l' impertinence
de refuser un mari de ma main !

p25

Ce coeur si simple est devenu bien vain.
Mais votre audace est trop prématurée ;
votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d' un jour,
et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
vous avez donc l' insolence de plaire ?
Vous m' entendez ; je vous ferai rentrer
dans le néant dont j' ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
dans un couvent.
Nanine.
J' embrasse vos genoux ;
renfermez-moi ; mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais :
j' y bénirai mon maître et vos bienfaits ;
j' y calmerai des alarmes mortelles,
des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
des sentiments plus dangereux pour moi
que ce courroux qui me glace d' effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
délivrez-moi, s' il se peut, de moi-même ;
dès cet instant je suis prête à partir.
La Baronne.
Est-il possible ? Et que viens-je d' ouïr ?
Est-il bien vrai ? Me trompez-vous, Nanine ?
Nanine.
Non. Faites-moi cette faveur divine :
mon coeur en a trop besoin.
La Baronne, avec un emportement de tendresse.
Lève-toi :

que je t'embrasse. ô jour heureux pour moi !
Ma chère amie, eh bien ! Je vais sur l'heure
préparer tout pour ta belle demeure.
Ah ! Quel plaisir que de vivre en couvent !
Nanine.
C'est pour le moins un abri consolant.
La Baronne.
Non ; c'est, ma fille, un séjour délectable.

p26

Nanine.
Le croyez-vous ?
La Baronne.
Le monde est haïssable,
jaloux...
Nanine.
Oh ! Oui.
La Baronne.
Fou, méchant, vain, trompeur,
changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.
Nanine.
Oui ; j'entrevois qu'il me serait funeste,
qu'il faut le fuir...
La Baronne.
La chose est manifeste ;
un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le comte, ah ! Je vous préviendrai.
Nanine.
Que dites-vous de monseigneur ?
La Baronne.
Je t'aime
à la fureur ; et dès ce moment même
je voudrais bien te faire le plaisir
de t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas ! Il faut attendre
le point du jour. écoute : il faut te rendre
vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
pour ton couvent à cinq heures sonnantes :
sois prête au moins.

ACTE 1 SCENE 6

Nanine.
Quelles douleurs cuisantes !
Quel embarras ! Quel tourment ! Quel dessein !
Quels sentiments combattent dans mon sein !
Hélas ! Je fuis le plus aimable maître !
En le fuyant, je l'offense peut-être ;
mais, en restant, l'excès de ses bontés
m'attirerait trop de calamités,

p27

dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu' il est pour moi sensible,
que jusqu' à moi ce coeur peut s' abaisser :
je le redoute, et n' ose le penser.
De quel courroux madame est animée !
Quoi ! L' on me hait, et je crains d' être aimée ?
Mais, moi ! Mais moi ! Je me crains encor plus ;
mon coeur troublé de lui-même est confus.
Que devenir ? De mon état tirée,
pour mon malheur je suis trop éclairée.
C' est un danger, c' est peut-être un grand tort
d' avoir une âme au-dessus de son sort.
Il faut partir ; j' en mourrai, mais n' importe.

ACTE 1 SCENE 7

Le comte, Nanine, un laquais.
Le Comte.
Holà ! Quelqu' un ! Qu' on reste à cette porte.
Des sièges, vite.
(il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait
une profonde.)
asseyons-nous ici.
Nanine.
Qui ? Moi, monsieur ?
Le Comte.
Oui, je le veux ainsi ;
et je vous rends ce que votre conduite,
votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
est-il moins beau, moins précieux, moins cher ?
Quoi ! Vos beaux yeux semblent mouillés de larmes !
Ah ! Je le vois, jalouse de vos charmes,
notre baronne aura, par ses aigreurs,
par son courroux, fait répandre vos pleurs.
Nanine.
Non, monsieur, non ; sa bonté respectable
jamais pour moi ne fut si favorable ;
et j' avouerai qu' ici tout m' attendrit.
Le Comte.
Vous me charmez : je craignais son dépit.

p28

Nanine.
Hélas ! Pourquoi ?
Le Comte.
Jeune et belle Nanine,

la jalousie en tous les coeurs domine :
l' homme est jaloux dès qu' il peut s' enflammer ;
la femme l' est, même avant que d' aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
à tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L' homme est plus juste ; et d' un sexe jaloux
nous nous vengeons autant qu' il est en nous.
Croyez surtout que je vous rends justice.
J' aime ce coeur qui n' a point d' artifice ;
j' admire encore à quel point vous avez
développé vos talents cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
me rend surpris autant qu' il m' intéresse.
Nanine.
J' en ai bien peu ; mais quoi ! Je vous ai vu,
et je vous ai tous les jours entendu :
vous avez trop relevé ma naissance ;
je vous dois trop ; c' est par vous que je pense.
Le Comte.
Ah ! Croyez-moi, l' esprit ne s' apprend pas.
Nanine.
Je pense trop pour un état si bas ;
au dernier rang les destins m' ont comprise.
Le Comte.
Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
ce livre anglais sur votre esprit a fait ?
Nanine.
Il ne m' a point du tout persuadée ;
plus que jamais, monsieur, j' ai dans l' idée
qu' il est des coeurs si grands, si généreux,
que tout le reste est bien vil auprès d' eux.
Le Comte.
Vous en êtes la preuve... ah ça, Nanine,
permettez-moi qu' ici l' on vous destine
un sort, un rang moins indigne de vous.
Nanine.
Hélas ! Mon sort était trop haut, trop doux.

p29

Le Comte.
Non. Désormais soyez de la famille :
ma mère arrive ; elle vous voit en fille ;
et mon estime, et sa tendre amitié
doivent ici vous mettre sur un pied
fort éloigné de cette indigne gêne
où vous tenait une femme hautaine.
Nanine.
Elle n' a fait, hélas ! Que m' avertir
de mes devoirs... qu' ils sont durs à remplir !
Le Comte.

Quoi ! Quel devoir ? Ah ! Le vôtre est de plaire ;
il est rempli : le nôtre ne l' est guère.
Il vous fallait plus d' aisance et d' éclat :
vous n' êtes pas encor dans votre état.

Nanine.

J' en suis sortie, et c' est ce qui m' accable ;
c' est un malheur peut-être irréparable.
(en se levant.)

ah ! Monseigneur ! Ah ! Mon maître ! écarter
de mon esprit toutes ces vanités ;
de vos bienfaits confuse, pénétrée,
laissez-moi vivre à jamais ignorée.

Le ciel me fit pour un état obscur ;
l' humilité n' a pour moi rien de dur.

Ah ! Laissez-moi ma retraite profonde.

Eh ! Que ferais-je, et que verrais-je au monde,
après avoir admiré vos vertus ?

Le Comte.

Non, c' en est trop, je n' y résiste plus.

Qui ? Vous, obscure ! Vous !

Nanine.

Quoi que je fasse.

Puis-je de vous obtenir une grâce ?

Le Comte.

Qu' ordonnez-vous ? Parlez.

Nanine.

Depuis un temps
votre bonté me comble de présents.

Le Comte.

Eh bien ! Pardon. J' en agis comme un père,
un père tendre à qui sa fille est chère.

p30

Je n' ai point l' art d' embellir un présent ;
et je suis juste, et ne suis point galant.

De la fortune il faut venger l' injure :
elle vous traita mal : mais la nature,
en récompense, a voulu vous doter
de tous ses biens ; j' aurais dû l' imiter.

Nanine.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
qu' il m' est permis, sans que je sois ingrate,
de disposer de ces dons précieux
que votre main rend si chers à mes yeux.

Le Comte.

Vous m' outragez.

ACTE 1 SCENE 8

Le comte, Nanine, Germon.
Germon.
Madame vous demande,
madame attend.
Le Comte.
Eh ! Que madame attende.
Quoi ! L' on ne peut un moment vous parler,
sans qu' aussitôt on vienne nous troubler !
Nanine.
Avec douleur, sans doute, je vous laisse ;
mais vous savez qu' elle fut ma maîtresse.
Le Comte.
Non, non, jamais je ne veux le savoir.
Nanine.
Elle conserve un reste de pouvoir.
Le Comte.
Elle n' en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissiez... quoi ! Votre coeur murmure ?
Qu' avez-vous donc ?
Nanine.
Je vous quitte à regret ;
mais il le faut... ô ciel ! C' en est donc fait !
(elle sort.)

p31

ACTE 1 SCENE 9

le comte, Germon.
Le Comte.
Elle pleurait. D' une femme orgueilleuse
depuis longtemps l' aigreur capricieuse
la fait gémir sous trop de dureté ;
et de quel droit ? Par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n' est qu' une loterie
de biens, de rangs, de dignités, de droits,
brigués sans titre, et répandus sans choix.
Hé !
Germon.
Monseigneur.
Le Comte.
Demain sur sa toilette
vous porterez cette somme complète
de trois cents louis d' or ; n' y manquez pas :
puis vous irez chercher ces gens là-bas ;
ils attendront.
Germon.
Madame la baronne

aura l' argent que monseigneur me donne,
sur sa toilette.
Le Comte.
Eh ! L' esprit lourd ! Eh non !
C' est pour Nanine, entendez-vous ?
Germon.
Pardon.
Le Comte.
Allez, allez, laissez-moi.
(Germon sort.)
ma tendresse
assurément n' est point une faiblesse.
Je l' idolâtre, il est vrai ; mais mon coeur
dans ses yeux seuls n' a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage ;
et sa belle âme a mon premier hommage :

p32

mais son état ? Elle est trop au-dessus ;
fût-il plus bas, je l' en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l' épouser ? Oui, sans doute.
Pour être heureux qu' est-ce donc qu' il en coûte ?
D' un monde vain dois-je craindre l' écueil,
et de mon goût me priver par orgueil ?
Mais la coutume ? ... eh bien ! Elle est cruelle ;
et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi ! Rival de Blaise ! Pourquoi non ?
Blaise est un homme ; il l' aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
le bien d' un seul, et les désirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois ;
et mon bonheur justifiera mon choix.

p33

ACTE 2 SCENE 1

Le comte, Marin.
Le Comte.
Ah ! Cette nuit est une année entière !
Que le sommeil est loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
un doux repos rafraîchit ses attraits :
et moi, je vais, je cours, je veux écrire,
je n' écris rien ; vainement je veux lire,
mon oeil troublé voit les mots sans les voir,

et mon esprit ne les peut concevoir ;
dans chaque mot le seul nom de Nanine
est imprimé par une main divine.
Holà ! Quelqu' un ! Qu' on vienne. Quoi ! Mes gens
sont-ils pas las de dormir si longtemps ?
Germon ! Marin !
Marin, derrière le théâtre.
J' accours.
Le Comte.
Quelle paresse !
Eh ! Venez vite ; il fait jour ; le temps presse :
arrivez donc.
Marin.
Eh ! Monsieur, quel lutin
vous a sans nous éveillé si matin ?
Le Comte.
L' amour.
Marin.
Oh ! Oh ! La baronne de L' Orme
ne permet pas qu' en ce logis on dorme.
Qu' ordonnez-vous ?

p34

Le Comte.
Je veux, mon cher Marin,
je veux avoir, au plus tard pour demain,
six chevaux neufs, un nouvel équipage,
femme de chambre adroite, bonne, et sage ;
valet de chambre avec deux grands laquais,
point libertins, qui soient jeunes, bien faits ;
des diamants, des boucles des plus belles,
des bijoux d' or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l' instant, cours en poste à Paris ;
crève tous les chevaux.
Marin.
Vous voilà pris.
J' entends, j' entends ; madame la baronne
est la maîtresse aujourd' hui qu' on nous donne ;
vous l' épousez ?
Le Comte.
Quel que soit mon projet,
vole et reviens.
Marin.
Vous serez satisfait.

ACTE 2 SCENE 2

Le comte, Germon.
Le Comte.

Quoi ! J' aurai donc cette douceur extrême
de rendre heureux, d' honorer ce que j' aime !
Notre baronne avec fureur crierà ;
très-volontiers, et tant qu' elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
rien ne m' émeut, et je ne crains personne ;
aux préjugés c' est trop être soumis :
il faut les vaincre, ils sont nos ennemis ;
et ceux qui font les esprits raisonnables,
plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh ! Mais... quel bruit entends-je dans ma cour ?
C' est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
qui peut venir ? ... c' est ma mère, peut-être.
Germon...

p35

Germon, arrivant.
Monsieur.
Le Comte.
Vois ce que ce peut être.
Germon.
C' est un carrosse.
Le Comte.
Eh qui ? Par quel hasard ?
Qui vient ici ?
Germon.
L' on ne vient point ; l' on part.
Le Comte.
Comment ! On part ?
Germon.
Madame la baronne
sort tout à l' heure.
Le Comte.
Oh ! Je le lui pardonne ;
que pour jamais puisse-t-elle sortir !
Germon.
Avec Nanine elle est prête à partir.
Le Comte.
Ciel ! Que dis-tu ? Nanine ?
Germon.
La suivante
le dit tout haut.
Le Comte.
Quoi donc ?
Germon.
Votre parente
part avec elle ; elle va, ce matin,
mettre Nanine à ce couvent voisin.
Le Comte.
Courons, volons. Mais quoi ! Que vais-je faire ?
Pour leur parler je suis trop en colère :

n'importe : allons. Quand je devrais... mais non :
on verrait trop toute ma passion.
Qu' on ferme tout, qu' on vole, qu' on l' arrête ;
répondez-moi d' elle sur votre tête :
amenez-moi Nanine.
(Germon sort.)
ah ! Juste ciel !

p36

On l' enlevait. Quel jour ! Quel coup mortel !
Qu' ai-je donc fait ? Pourquoi ? Par quel caprice ?
Par quelle ingrate et cruelle injustice ?
Qu' ai-je donc fait, hélas ! Que l' adorer,
sans la contraindre, et sans me déclarer,
sans alarmer sa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? Je m' y perds, plus j' y pense.

ACTE 2 SCENE 3

Le comte, Nanine.
Le Comte.
Belle Nanine, est-ce vous que je voi ?
Quoi ! Vous voulez vous dérober à moi !
Ah ! Répondez, expliquez-vous, de grâce.
Vous avez craint, sans doute, la menace
de la baronne ; et ces purs sentiments,
que vos vertus m' inspirent dès longtemps,
plus que jamais l' auront, sans doute, aigrie.
Vous n' auriez point de vous-même eu l' envie
de nous quitter, d' arracher à ces lieux
leur seul éclat que leur prêtaient vos yeux.
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
de ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?
Nanine.
Vous me voyez tremblante à vos genoux.
Le Comte, la relevant.
Ah ! Parlez-moi. Je tremble plus encore.
Nanine.
Madame...
Le Comte.
Eh bien ?
Madame, que j' honore,
pour le couvent n' a point forcé mes vœux.
Le Comte.
Ce serait vous ? Qu' entends-je ! Ah, malheureux !
Nanine.
Je vous l' avoue ; oui, je l' ai conjurée
de mettre un frein à mon âme égarée...

elle voulait, monsieur, me marier.

Le Comte.

Elle ? à qui donc ?

Nanine.

à votre jardinier.

Le Comte.

Le digne choix !

Nanine.

Et moi, toute honteuse,
plus qu' on ne croit peut-être malheureuse,
moi qui repousse avec un vain effort
des sentiments au-dessus de mon sort,
que vos bontés avaient trop élevée,
pour m' en punir, j' en dois être privée.

Le Comte.

Vous, vous punir ! Ah ! Nanine ! Et de quoi ?

Nanine.

D' avoir osé soulever contre moi
votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais ; mon seul aspect la blesse :
elle a raison ; et j' ai près d' elle, hélas !
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J' ai craint ce tort ; il est peut-être extrême.
J' ai prétendu m' arracher à moi-même,
et déchirer dans les austérités
ce coeur trop haut, trop fier de vos bontés,
venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! La plus amère,
en perdant tout, en courant m' éclipser,
en vous fuyant, fut de vous offenser.
Le Comte, se détournant et se promenant.
Quels sentiments ! Et quelle âme ingénue !
En ma faveur est-elle prévenue ?
A-t-elle craint de m' aimer ? ô vertu !

Nanine.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu :
mais permettez qu' au fond d' une retraite
j' aille cacher ma douleur inquiète,
m' entretenir en secret à jamais
de mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

Le Comte.

N' en parlons plus. écoutez : la baronne

p38

vous favorise, et noblement vous donne
un domestique, un rustre pour époux ;
moi, j' en sais un moins indigne de vous :
il est d' un rang fort au-dessus de Blaise,
jeune, honnête homme ; il est fort à son aise :
je vous réponds qu' il a des sentiments :

son caractère est loin des mœurs du temps ;
et je me trompe, ou pour vous j' envisage
un destin doux, un excellent ménage.

Un tel parti flatte-t-il votre coeur ?

Vaut-il pas bien le couvent ?

Nanine.

Non, monsieur...

ce nouveau bien que vous daignez me faire,
je l' avouerai, ne peut me satisfaire.

Vous pénétrez mon coeur reconnaissant :

daignez y lire, et voyez ce qu' il sent ;

voyez sur quoi ma retraite se fonde.

Un jardinier, un monarque du monde,

qui pour époux s' offriraient à mes vœux,

également me déplairaient tous deux.

Le Comte.

Vous décidez mon sort. Eh bien ! Nanine,
connaissez donc celui qu' on vous destine :

vous l' estimez ; il est sous votre loi ;

il vous adore, et cet époux... c' est moi.

(à part.)

l' étonnement, le trouble l' a saisie.

(à Nanine.)

ah ! Parlez-moi ; disposez de ma vie ;

ah ! Reprenez vos sens trop agités.

Nanine.

Qu' ai-je entendu ?

Le Comte.

Ce que vous méritez.

Nanine.

Quoi ! Vous m' aimez ? Ah ! Gardez-vous de croire
que j' ose user d' une telle victoire.

Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas

qu' ainsi pour moi vous descendiez si bas :

un tel hymen est toujours trop funeste ;

le goût se passe, et le repentir reste.

p39

J' ose à vos pieds attester vos aïeux...

hélas ! Sur moi ne jetez point les yeux.

Vous avez pris pitié de mon jeune âge ;

formé par vous, ce coeur est votre ouvrage ;

il en serait indigne désormais

s' il acceptait le plus grand des bienfaits.

Oui, je vous dois des refus. Oui, mon âme

doit s' immoler.

Le Comte.

Non, vous serez ma femme.

Quoi ! Tout à l' heure ici vous m' assuriez,

vous l' avez dit, que vous refuseriez

tout autre époux, fût-ce un prince.

Nanine.
Oui, sans doute ;
et ce n' est pas ce refus qui me coûte.
Le Comte.
Mais me haïssez-vous ?
Nanine.
Aurais-je fui,
craindrais-je tant, si vous étiez haï ?
Le Comte.
Ah ! Ce mot seul a fait ma destinée.
Nanine.
Eh ! Que prétendez-vous ?
Le Comte.
Notre hyménée.
Nanine.
Songez...
Le Comte.
Je songe à tout.
Nanine.
Mais prévoyez...
Le Comte.
Tout est prévu...
Nanine.
Si vous m' aimez, croyez...
Le Comte.
Je crois former le bonheur de ma vie.
Nanine.
Vous oubliez...

p40

Le Comte.
Il n' est rien que j' oublie.
Tout sera prêt, et tout est ordonné...
Nanine.
Quoi ! Malgré moi votre amour obstiné...
Le Comte.
Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits
pour que mes yeux n' en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j' adore.

ACTE 2 SCENE 4

Nanine.
Ciel, est-ce un rêve ? Et puis-je croire encore
que je parvienne au comble du bonheur ?
Non, ce n' est pas l' excès d' un tel honneur,
tout grand qu' il est, qui me plaît et me frappe ;

à mes regards tant de grandeur échappe :
mais épouser ce mortel généreux,
lui, cet objet de mes timides vœux,
lui, que j' avais tant craint d' aimer, que j' aime,
lui, qui m' élève au-dessus de moi-même ;
je l' aime trop pour pouvoir l' avilir :
je devrais... non, je ne puis plus le fuir ;
non... mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l' épouser ! Quel parti dois-je prendre ?
Le ciel pourra m' éclairer aujourd' hui ;
dans ma faiblesse il m' envoie un appui.
Peut-être même... allons ; il faut écrire,
il faut... par où commencer, et que dire ?
Quelle surprise ! écrivons promptement,
avant d' oser prendre un engagement.
(elle se met à écrire.)

p41

ACTE 2 SCENE 5

Nanine, Blaise.

Blaise.

Ah ! La voici. Madame la baronne
en ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.
Nanine, écrivant toujours.

Blaise, bonjour.

Blaise.

Bonjour est sec, vraiment.

Nanine, écrivant.

à chaque mot mon embarras redouble ;
toute ma lettre est pleine de mon trouble.

Blaise.

Le grand génie ! Elle écrit tout courant ;
qu' elle a d' esprit ! Et que n' en ai-je autant !
çà, je disais...

Nanine.

Eh bien ?

Blaise.

Elle m' impose
par son maintien ; devant elle je n' ose
m' expliquer... là... tout comme je voudrais :
je suis venu cependant tout exprès.

Nanine.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

Blaise.

Oh ! Deux plutôt.

Nanine.

Je te fais la justice
de me fier à ta discrétion,
à ton bon coeur.
Blaise.
Oh ! Parlez sans façon :
car, vous voyez, Blaise est prêt à tout faire
pour vous servir ; vite, point de mystère.
Nanine.
Tu vas souvent au village prochain,

p42

à Rémival, à droite du chemin ?
Blaise.
Oui.
Nanine.
Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert ?
Blaise.
Non. Quel est ce visage ?
Philippe Hombert ? Je ne connais pas ça.
Nanine.
Hier au soir je crois qu' il arriva ;
informe-t' en. Tâche de lui remettre,
mais sans délai, cet argent, cette lettre.
Blaise.
Oh ! De l' argent !
Nanine.
Donne aussi ce paquet ;
monte à cheval pour avoir plus tôt fait ;
pars, et sois sûr de ma reconnaissance.
Blaise.
J' irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant ;
la bourse est pleine : ah ! Que d' argent comptant !
Est-ce une dette ?
Nanine.
Elle est très-avérée ;
il n' en est point, Blaise, de plus sacrée.
écoute : Hombert est peut-être inconnu ;
peut-être même il n' est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
si tu ne peux en ses mains la remettre.
Blaise.
Mon cher ami !
Nanine.
Je me fie à ta foi.
Blaise.
Son cher ami !
Nanine.
Va, j' attends tout de toi.

p43

ACTE 2 SCENE 6

La baronne, Blaise.
Blaise.
D' où diable vient cet argent ? Quel message !
Il nous aurait aidé dans le ménage.
Allons, elle a pour nous de l' amitié ;
et ça vaut mieux que de l' argent, morgué !
Courons, courons.
(il met l' argent et le paquet dans sa poche ; il
rencontre la baronne, et la heurte.)
La Baronne.
Eh ! Le butor ! ... arrête.
L' étourdi m' a pensé casser la tête.
Blaise.
Pardon, madame.
La Baronne.
Où vas-tu ? Que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monsieur le comte est-il bien en colère ?
Quel billet est-ce là ?
Blaise.
C' est un mystère.
Peste ! ...
La Baronne.
Voyons.
Blaise.
Nanine gronderait.
La Baronne.
Comment dis-tu ? Nanine ! Elle pourrait
avoir écrit, te charger d' un message !
Donne, ou je romps soudain ton mariage :
donne, te dis-je.
Blaise, riant.
Ho, ho.
La Baronne.
De quoi ris-tu ?
Blaise, riant encore.
Ha, ha.

La Baronne.
J' en veux savoir le contenu.
(elle décachette la lettre.)
il m' intéresse, ou je suis bien trompée.
Blaise, riant encore.
Ha, ha, ha, ha, qu' elle est bien attrapée !
Elle n' a là qu' un chiffon de papier ;
moi, j' ai l' argent, et je m' en vais payer
Philippe Hombert : faut servir sa maîtresse.
Courons.

ACTE 2 SCENE 7

La Baronne.
Lisons. " ma joie et ma tendresse
sont sans mesure, ainsi que mon bonheur.
Vous arrivez : quel moment pour mon coeur !
Quoi ! Je ne puis vous voir et vous entendre !
Entre vos bras je ne puis me jeter !
Je vous conjure au moins de vouloir prendre
ces deux paquets : daignez les accepter.
Sachez qu' on m' offre un sort digne d' envie,
et dont il est permis de s' éblouir :
mais il n' est rien que je ne sacrifie
au seul mortel que mon coeur doit chérir. "
ouais. Voilà donc le style de Nanine !
Comme elle écrit, l' innocente orpheline !
Comme elle fait parler la passion !
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d' aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise !
Vous m' enleviez en secret mon amant.
Vous avez feint d' aller dans un couvent ;
et tout l' argent que le comte vous donne,
c' est pour Philippe Hombert ! Fort bien, friponne ;
j' en suis charmée, et le perfide amour
du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m' en doutais que le coeur de Nanine
était plus bas que sa basse origine.

p45

ACTE 2 SCENE 8

Le comte, la baronne.
La Baronne.
Venez, venez, homme à grands sentiments,
homme au-dessus des préjugés du temps,
sage amoureux, philosophe sensible ;
vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert, votre rival ?
Le Comte.
Ah ! Quels discours vous me tenez ?
La Baronne.
Peut-être
ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu' Hombert est un fort beau garçon.
Le Comte.
Tous vos efforts ne sont plus de saison :
mon parti pris, je suis inébranlable.

Contentez-vous du tour abominable
que vous vouliez me jouer ce matin.
La Baronne.
Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire ;
vous connaîtrez les moeurs, le caractère
du digne objet qui vous a subjugué.
(tandis que le comte lit.)
tout en lisant, il me semble intrigué.
Il a pâli ; l' affaire émeut sa bile...
eh bien ! Monsieur, que pensez-vous du style ?
Il ne voit rien, ne dit rien, n' entend rien :
oh ! Le pauvre homme ! Il le méritait bien.
Le Comte.
Ai-je bien lu ? Je demeure stupide.
ô tour affreux ! Sexe ingrat, coeur perfide !
La Baronne.
Je le connais, il est né violent ;
il est prompt, ferme ; il va dans un moment
prendre un parti.

p46

ACTE 2 SCENE 9

Le comte, la baronne, Germon.
Germon.
Voici dans l' avenue
Madame Olban.
La Baronne.
La vieille est revenue ?
Germon.
Madame votre mère, entendez-vous ?
Est près d' ici, monsieur.
La Baronne.
Dans son courroux,
il est devenu sourd. La lettre opère.
Germon, criant.
Monsieur.
Le Comte.
Plaît-il ?
Germon, haut.
Madame votre mère,
monsieur.
Le Comte.
Que fait Nanine en ce moment ?
Germon.
Mais... elle écrit dans son appartement.
Le Comte, d' un air froid et sec.

Allez saisir ses papiers, allez prendre
ce qu' elle écrit ; vous viendrez me le rendre.
Qu' on la renvoie à l' instant.
Germon.
Qui, monsieur ?
Le Comte.
Nanine.
Germon.
Non, je n' aurais pas ce coeur ;
si vous saviez à quel point sa personne
nous charme tous ; comme elle est noble, bonne !

p47

Le Comte.
Obéissez, ou je vous chasse.
Germon.
Allons.
(il sort.)

ACTE 2 SCENE 10

le comte, la baronne.
La Baronne.
Ah ! Je respire : enfin nous l' emportons ;
vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà, voyez s' il n' est pas véritable
qu' on tient toujours de son premier état,
et que les gens dans un certain éclat
ont un coeur noble, ainsi que leur personne ?
Le sang fait tout, et la naissance donne
des sentiments à Nanine inconnus.
Le Comte.
Je n' en crois rien ; mais soit, n' en parlons plus :
réparons tout. Le plus sage, en sa vie,
a quelquefois ses accès de folie :
chacun s' égare, et le moins imprudent
est celui-là qui plus tôt se repent.
La Baronne.
Oui.
Le Comte.
Pour jamais cessez de parler d' elle.
La Baronne.
Très-volontiers.
Le Comte.
Ce sujet de querelle
doit s' oublier.
La Baronne.
Mais vous, de vos serments
souvenez-vous.

Le Comte.
Fort bien, je vous entends ;
je les tiendrai.

p48

La Baronne.
Ce n' est qu' un prompt hommage
qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
est un affront.
Le Comte.
Il sera réparé.
Madame, il faut...
il ne faut qu' un notaire.
Le Comte.
Vous savez bien... que j' attendais ma mère.
La Baronne.
Elle est ici.

ACTE 2 SCENE 11

La marquise, le comte, la baronne.
Le Comte, à sa mère.
Madame, j' aurais dû...
(à part.)
Philippe Hombert ! ...
(à sa mère.)
vous m' avez prévenu ;
et mon respect, mon zèle, ma tendresse...
(à part.)
avec cet air innocent, la traîtresse !
La Marquise.
Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m' avait dit, en passant par Paris,
que vous aviez la tête un peu frappée :
je m' aperçois qu' on ne m' a pas trompée :
mais ce mal-là...
Le Comte.
Ciel ! Que je suis confus !
La Marquise.
Prend-il souvent ?
Le Comte.
Il ne me prendra plus.
La Marquise.
çà, je voudrais ici vous parler seule.

p49

(faisant une petite révérence à la baronne.)
bonjour, madame.
La Baronne, à part.
Hom ! La vieille bégueule !
Madame, il faut vous laisser le plaisir
d'entretenir monsieur tout à loisir.
Je me retire.
(elle sort.)

ACTE 2 SCENE 12

la marquise, le comte.
La Marquise, parlant fort vite, et d'un ton de
petite vieille babillarde.
Eh bien ! Monsieur le comte,
vous faites donc à la fin votre compte
de me donner la baronne pour bru ;
c'est sur cela que j'ai vite accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
impertinente, altière, opiniâtre,
qui n'eut jamais pour moi le moindre égard ;
qui l'an passé, chez la marquise Agard,
en plein souper me traita de bavarde :
d'y plus souper désormais dieu me garde !
Bavarde, moi ! Je sais d'ailleurs très-bien
qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
c'est un grand point ; il faut qu'on s'en informe ;
car on m'a dit que son château de L'Orme
à son mari n'appartient qu'à moitié ;
qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
lui disputait la moitié de la terre.
J'ai su cela de feu votre grand-père :
il disait vrai, c'était un homme, lui ;
on n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
parlant de tout avec l'air empressé,
et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
de nouveaux goûts ; on crève, on se ruine :

p50

les femmes sont sans frein, et les maris
sont des benêts. Tout va de pis en pis.
Le Comte, relisant le billet.
Qui l'aurait cru ? Ce trait me désespère.
Eh bien, Germon ?

ACTE 2 SCENE 13

La marquise, le comte, Germon.

Germon.

Voici otre notaire.

Le Comte.

Oh ! Qu' il attende.

Germon.

Et voici le papier

qu' elle devait, monsieur, vous envoyer.

Le Comte, lisant.

Donne... fort bien. Elle m' aime, dit-elle,

et, par respect, me refuse... infidèle !

Tu ne dis pas la raison du refus !

La Marquise.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus :

c' est sa baronne ; et l' amour le domine.

Le Comte, à Germon.

M' a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

Germon.

Hélas ! Monsieur, elle a déjà repris

modestement ses champêtres habits,

sans dire un mot de plainte et de murmure.

Le Comte.

Je le crois bien.

Germon.

Elle a pris cette injure

tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

p51

Le Comte.

Tranquillement ?

La Marquise.

Hem ! De qui parlez-vous ?

Germon.

Nanine, hélas ! Madame, que l' on chasse :

tout le château pleure de sa disgrâce.

La Marquise.

Vous la chassez ? Je n' entends point cela.

Quoi ! Ma Nanine ? Allons, rappelez-la.

Qu' a-t-elle fait, ma charmante orpheline ?

C' est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.

Je me souviens qu' à l' âge de dix ans

elle enchantait tout le monde céans.

Notre baronne ici la prit pour elle ;

et je prédis dès lors que cette belle

serait fort mal ; et j' ai très-bien prédit.

Mais j' eus toujours chez vous peu de crédit :

vous prétendez tout faire à votre tête.

Chasser Nanine est un trait malhonnête.

Le Comte.

Quoi ! Seule, à pied, sans secours, sans argent ?

Germon.

Ah ! J'oubliais de dire qu'à l'instant
un vieux bonhomme à vos gens se présente :
il dit que c'est une affaire importante,
qu'il ne saurait communiquer qu'à vous ;
il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

Le Comte.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
suis-je en état de parler à personne ?

La Marquise.

Ah ! Vous avez du chagrin, je le croi ;
vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine, et faire un mariage
qui me déplaît ! Non, vous n'êtes pas sage.
Allez ; trois mois ne seront pas passés
que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus ;
mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.

p52

En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent ;
deux mois après tous deux se séparèrent :
madame alla vivre avec un galant,
fat, petit-maître, escroc, extravagant ;
et monsieur prit une franche coquette,
une intrigante et friponne parfaite ;
des soupers fins, la petite maison,
chevaux, habits, maître d'hôtel fripon,
bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
contrats vendus, et dettes usuraires :
enfin monsieur et madame, en deux ans,
à l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me souviens encor d'une autre histoire,
bien plus tragique, et difficile à croire ;
c'était...

Le Comte.

Ma mère, il faut aller dîner.

Venez... ô ciel ! Ai-je pu soupçonner
pareille horreur !

La Marquise.

Elle est épouvantable.

Allons, je vais la raconter à table ;
et vous pourrez tirer un grand profit
en temps et lieu de tout ce que j'ai dit.

p53

ACTE 3 SCENE 1

Nanine, vêtue en paysanne ; Germon.
Germon.
Nous pleurons tous en vous voyant sortir.
Nanine.
J' ai tardé trop ; il est temps de partir.
Germon.
Quoi ! Pour jamais, et dans cet équipage ?
Nanine.
L' obscurité fut mon premier partage.
Germon.
Quel changement ! Quoi ! Du matin au soir...
souffrir n' est rien ; c' est tout que de déchoir.
Nanine.
Il est des maux mille fois plus sensibles.
Germon.
J' admire encor des regrets si paisibles.
Certes, mon maître est bien malavisé ;
notre baronne a sans doute abusé
de son pouvoir, et vous fait cet outrage :
jamais monsieur n' aurait eu ce courage.
Nanine.
Je lui dois tout : il me chasse aujourd' hui ;
obéissons. Ses bienfaits sont à lui ;
il peut user du droit de les reprendre.
Germon.
à ce trait-là qui diable eût pu s' attendre ?
En cet état qu' allez-vous devenir ?
Nanine.
Me retirer, longtemps me repentir.

p54

Germon.
Que nous allons haïr notre baronne !
Nanine.
Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.
Germon.
Mais que dirai-je au moins de votre part
à notre maître, après votre départ ?
Nanine.
Vous lui direz que je le remercie
qu' il m' ait rendue à ma première vie,
et qu' à jamais sensible à ses bontés
je n' oublierai... rien... que ses cruautés.
Germon.
Vous me fendez le coeur, et tout à l' heure
je quitterais pour vous cette demeure ;
j' irais partout avec vous m' établir :
mais Monsieur Blaise a su nous prévenir ;
qu' il est heureux ! Avec vous il va vivre :
chacun voudrait l' imiter, et vous suivre.

Nanine.
On est bien loin de me suivre... ah ! Germon !
Je suis chassée... et par qui ! ...
Germon.
Le démon
a mis du sien dans cette brouillerie :
nous vous perdons... et monsieur se marie.
Nanine.
Il se marie ! ... ah ! Partons de ce lieu ;
il fut pour moi trop dangereux... adieu...
(elle sort.)
Germon.
Monsieur le comte a l' âme un peu bien dure :
comment chasser pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
mais il ne faut pourtant jurer de rien.

ACTE 3 SCENE 2

p55

Le comte, Germon.
Le Comte.
Eh bien ! Nanine est donc enfin partie !
Germon.
Oui, c' en est fait.
Le Comte.
J' en ai l' âme ravie.
Germon.
Votre âme est donc de fer ?
Le Comte.
Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?
Germon.
Qui ? Quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine,
sans écuyer, fort tristement chemine,
et de ma main ne veut pas seulement.
Le Comte.
Où donc va-t-elle ?
Germon.
Où ? Mais apparemment
chez ses amis.
Le Comte.
à Rémival, sans doute ?
Germon.
Oui, je crois bien qu' elle prend cette route.
Le Comte.
Va la conduire à ce couvent voisin,
où la baronne allait dès ce matin :

mon dessein est qu' on la mette sur l' heure
dans cette utile et décente demeure ;
ces cent louis la feront recevoir.
Va... garde-toi de laisser entrevoir
que c' est un don que je veux bien lui faire ;
dis-lui que c' est un présent de ma mère ;
je te défends de prononcer mon nom.

p56

Germon.
Fort bien ; je vais vous obéir.
(il fait quelques pas.)
Le Comte.
Germon,
à son départ tu dis que tu l' as vue ?
Germon.
Eh ! Oui, vous dis-je.
Le Comte.
Elle était abattue ?
Elle pleurait ?
Germon.
Elle faisait bien mieux,
ses pleurs coulaient à peine de ses yeux ;
elle voulait ne pas pleurer.
Le Comte.
A-t-elle
dit quelque mot qui marque, qui décèle
ses sentiments ? As-tu remarqué...
Germon.
Quoi ?
Le Comte.
A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?
Germon.
Oh ! Oui, beaucoup.
Le Comte.
Eh bien ! Dis-moi donc, traître !
Qu' a-t-elle dit ?
Germon.
Que vous êtes son maître ;
que vous avez des vertus, des bontés...
qu' elle oubliera tout... hors vos cruautés.
Le Comte.
Va... mais surtout garde qu' elle revienne.
(Germon sort.)
Germon !
Monsieur.
Le Comte.
Un mot ; qu' il te souvienne,
si par hasard, quand tu la conduiras,
certain Hombert venait suivre ses pas,

de le chasser de la belle manière.

Germon.

Oui, poliment, à grands coups d' étrivière :
comptez sur moi ; je sers fidèlement.

Le jeune Hombert, dites-vous ?

Le Comte.

Justement.

Germon.

Bon ! Je n' ai pas l' honneur de le connaître ;
mais le premier que je verrai paraître
sera rossé de la bonne façon ;
et puis après il me dira son nom.

(il fait un pas et revient.)

ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
un beau garçon, le coq de son village.

Laissez-moi faire.

Le Comte.

Obéis promptement.

Germon.

Je me doutais qu' elle avait quelque amant ;
et Blaise aussi lui tient au coeur peut-être.

On aime mieux son égal que son maître.

Le Comte.

Ah ! Cours, te dis-je.

ACTE 3 SCENE 3

Le Comte.

Hélas ! Il a raison ;

il prononçait ma condamnation ;

et moi, du coup qui m' a pénétré l' âme

je me punis ; la baronne est ma femme ;

il le faut bien, le sort en est jeté.

Je souffrirai, je l' ai bien mérité.

Ce mariage est au moins convenable.

Notre baronne a l' humeur peu traitable ;

mais, quand on veut, on sait donner la loi :

un esprit ferme est le maître chez soi.

ACTE 3 SCENE 4

Le comte, la baronne, la marquise.

La Marquise.

Or ça, mon fils, vous épousez madame ?

Le Comte.

Eh ! Oui.

La Marquise.

Ce soir elle est donc votre femme ?

Elle est ma bru ?

La Baronne.

Si vous le trouvez bon :

j'aurai, je crois, votre approbation.

La Marquise.

Allons, allons, il faut bien y souscrire ;
mais dès demain chez moi je me retire.

Le Comte.

Vous retirer ! Eh ! Ma mère, pourquoi ?

La Marquise.

J'emmènerai ma Nanine avec moi,
vous la chassez, et moi, je la marie ;
je fais la noce en mon château de Brie,
et je la donne au jeune sénéchal,
propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci ; c'est lui de qui le père
eut à Corbeil cette plaisante affaire.

De cet enfant je ne puis me passer ;

c'est un bijou que je veux enchâsser.

Je vais la marier... adieu.

Le Comte.

Ma mère,

ne soyez pas contre nous en colère ;
laissez Nanine aller dans le couvent ;
ne changez rien à notre arrangement.

La Baronne.

Oui, croyez-nous, madame, une famille
ne se doit point charger de telle fille.

La Marquise.

Comment ? Quoi donc ?

p59

La Baronne.

Peu de chose.

La Marquise.

Mais...

La Baronne.

Rien.

La Marquise.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.

Aurait-elle eu quelque tendre folie ?

Cela se peut, car elle est si jolie !

Je m'y connais ; on tente, on est tenté :

le coeur a bien de la fragilité ;

les filles sont toujours un peu coquettes :

le mal n'est pas si grand que vous le faites.

çà, contez-moi sans nul déguisement
tout ce qu' a fait notre charmante enfant.
Le Comte.
Moi, vous conter ?
La Marquise.
Vous avez bien la mine
d' avoir au fond quelque goût pour Nanine ;
et vous pourriez...

ACTE 3 SCENE 5

le comte, la marquise, la baronne ;
Marin, en bottes.
Marin.
Enfin tout est bâclé,
tout est fini.
La Marquise.
Quoi ?
La Baronne.
Qu' est-ce ?
Marin.
J' ai parlé
à nos marchands ; j' ai bien fait mon message ;
et vous aurez demain tout l' équipage.
La Baronne.
Quel équipage ?

p60

Marin.
Oui, tout ce que pour vous
a commandé votre futur époux ;
six beaux chevaux : et vous serez contente
de la berline ; elle est bonne, brillante ;
tous les panneaux par Martin sont vernis ;
les diamants sont beaux, très-bien choisis ;
et vous verrez des étoffes nouvelles
d' un goût charmant... oh ! Rien n' approche d' elles.
La Baronne, au comte.
Vous avez donc commandé tout cela ?
Le Comte.
(à part.)
oui... mais pour qui !
Marin.
Le tout arrivera
demain matin dans ce nouveau carrosse,
et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur-le-champ
tout ce qu' on veut, quand on a de l' argent !
En revenant, j' ai revu le notaire,

tout près d' ici, griffonnant votre affaire.
La Baronne.
Ce mariage a traîné bien longtemps.
La Marquise, à part.
Ah ! Je voudrais qu' il traînât quarante ans.
Marin.
Dans ce salon j' ai trouvé tout à l' heure
un bon vieillard, qui gémit et qui pleure ;
depuis longtemps il voudrait vous parler.
La Baronne.
Quel importun ! Qu' on le fasse en aller ;
il prend trop mal son temps.
La Marquise.
Pourquoi, madame ?
Mon fils, ayez un peu de bonté d' âme,
et, croyez-moi, c' est un mal des plus grands
de rebuter ainsi les pauvres gens :
je vous ai dit cent fois dans votre enfance

p61

qu' il faut pour eux avoir de l' indulgence,
les écouter d' un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne sait pas à qui l' on fait injure ;
on se repent d' avoir eu l' âme dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.
(à Marin.)
allez chercher ce bonhomme.
Marin.
J' y vais.
(il sort.)
Le Comte.
Pardon, ma mère : il a fallu vous rendre
mes premiers soins ; et je suis prêt d' entendre
cet homme-là, malgré mon embarras.

ACTE 3 SCENE 6

Le comte, la marquise, la baronne, le paysan.
La Marquise, au paysan.
Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.
Le Paysan.
Ah ! Monseigneur ! écoutez-moi de grâce :
je suis... je tombe à vos pieds que j' embrasse ;
je viens vous rendre...
Le Comte.
Ami, relevez-vous :
je ne veux point qu' on me parle à genoux ;
d' un tel orgueil je suis trop incapable.

Vous avez l' air d' être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l' emploi ?
à qui parlé-je ?
La Marquise.
Allons, rassure-toi.
Le Paysan.
Je suis, hélas ! Le père de Nanine.
Le Comte.
Vous ?

p62

La Baronne.
Ta fille est une grande coquine.
Le Paysan.
Ah ! Monseigneur, voilà ce que j' ai craint ;
voilà le coup dont mon coeur est atteint :
j' ai bien pensé qu' une somme si forte
n' appartient pas à des gens de sa sorte ;
et les petits perdent bientôt leurs moeurs,
et sont gâtés auprès des grands seigneurs.
La Baronne.
Il a raison : mais il trompe, et Nanine
n' est point sa fille ; elle était orpheline.
Le Paysan.
Il est trop vrai : chez de pauvres parents
je la laissai dès ses plus jeunes ans ;
ayant perdu mon bien avec sa mère,
j' allai servir, forcé par la misère,
ne voulant pas, dans mon funeste état,
qu' elle passât pour fille d' un soldat,
lui défendant de me nommer son père.
La Marquise.
Pourquoi cela ? Pour moi, je considère
les bons soldats ; on a grand besoin d' eux.
Le Comte.
Qu' a ce métier, s' il vous plaît, de honteux ?
Le Paysan.
Il est bien moins honoré qu' honorable.
Le Comte.
Ce préjugé fut toujours condamnable.
J' estime plus un vertueux soldat,
qui de son sang sert son prince et l' état,
qu' un important, que sa lâche industrie
engraisse en paix du sang de la patrie.
La Marquise.
çà, vous avez vu beaucoup de combats ;
contez-les-moi bien tous, n' y manquez pas.
Le Paysan.
Dans la douleur, hélas ! Qui me déchire,
permettez-moi seulement de vous dire
qu' on me promet cent fois de m' avancer :

mais, sans appui, comment peut-on percer ?
Toujours jeté dans la foule commune,

p63

mais distingué, l' honneur fut ma fortune.
La Marquise.
Vous êtes donc né de condition ?
La Baronne.
Fi ! Quelle idée !
Le Paysan, à la marquise.
Hélas ! Madame, non ;
mais je suis né d' une honnête famille :
je méritais peut-être une autre fille.
Que vouliez-vous de mieux ?
Le Comte.
Eh ! Poursuivez.
La Marquise.
Mieux que Nanine ?
Le Comte.
Ah ! De grâce, achevez.
Le Paysan.
J' appris qu' ici ma fille fut nourrie,
qu' elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
vous, vos bontés, votre soin paternel,
je suis venu dans le prochain village,
mais plein de trouble et craignant son jeune âge,
tremblant encor, lorsque j' ai tout perdu,
de retrouver le bien qui m' est rendu.
(montrant la baronne.)
je viens d' entendre, au discours de madame,
que j' eus raison : elle m' a percé l' âme ;
je vois fort bien que ces cent louis d' or,
des diamants, sont un trop grand trésor
pour les tenir par un droit légitime ;
elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d' horreur,
et j' en mourrai de honte et de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre :
ils sont à vous ; vous devez les reprendre,
et si ma fille est criminelle, hélas !
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

p64

La Marquise.
Ah ! Mon cher fils ! Je suis tout attendrie.
La Baronne.

Ouais, est-ce un songe ? Est-ce une fourberie ?

Le Comte.

Ah ! Qu' ai-je fait ?

Le Paysan, tirant la bourse et le paquet.

Tenez, monsieur, tenez.

Le Comte.

Moi, les reprendre ! Ils ont été donnés ;

elle en a fait un respectable usage.

C' est donc à vous qu' on a fait le message ?

Qui l' a porté ?

Le Paysan.

C' est votre jardinier,

à qui Nanine osa se confier.

Le Comte.

Quoi ! C' est à vous que le présent s' adresse ?

Le Paysan.

Oui, je l' avoue.

Le Comte.

ô douleur ! ô tendresse !

Des deux côtés quel excès de vertu !

Et votre nom ? ... je demeure éperdu.

La Marquise.

Eh ! Dites donc votre nom ? Quel mystère !

Philippe Hombert De Gatine.

Le Comte.

Ah ! Mon père !

La Baronne.

Que dit-il là ?

Le Comte.

Quel jour vient m' éclairer !

J' ai fait un crime ; il le faut réparer.

Si vous saviez combien je suis coupable !

J' ai maltraité la vertu respectable.

(il va lui-même à un de ses gens.)

holà, courez.

La Baronne.

Eh ! Quel empressement !

p65

Le Comte.

Vite un carrosse.

La Marquise.

Oui, madame, à l' instant :

vous devriez être sa protectrice.

Quand on a fait une telle injustice,

sachez de moi que l' on ne doit rougir

que de ne pas assez se repentir.

Monsieur mon fils a souvent des lubies

que l' on prendrait pour de franches folies :

mais dans le fond c' est un coeur généreux ;

il est né bon ; j' en fais ce que je veux.

Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfaisante ;
il s'en faut bien.
La Baronne.
Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur !
Quel sentiment étrange est dans son cœur ?
Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.
La Marquise.
Oui, pour Nanine.
La Baronne.
On peut la satisfaire
par des présents.
La Marquise.
C'est le moindre devoir.
La Baronne.
Mais moi, jamais je ne veux la revoir ;
que du château jamais elle n'approche :
entendez-vous ?
Le Comte.
J'entends.
La Marquise.
Quel cœur de roche !
La Baronne.
De mes soupçons évitez les éclats :
vous hésitez ?
Le Comte, après un silence.
Non, je n'hésite pas.
La Baronne.
Je dois m'attendre à cette déférence ;
vous la devez à tous les deux, je pense.

p66

La Marquise.
Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?
La Baronne.
Quel parti prendrez-vous ?
Le Comte.
Il est tout pris.
Vous connaissez mon âme et sa franchise :
il faut parler. Ma main vous fut promise ;
mais nous n'avions voulu former ces noeuds
que pour finir un procès dangereux :
je le termine ; et, dès l'instant, je donne,
sans nul regret, sans détour j'abandonne
mes droits entiers, et les prétentions
dont il naquit tant de divisions :
que l'intérêt encor vous en revienne :
tout est à vous ; jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
deux bons parents, ne pouvant être époux.
Oublions tout ; que rien ne nous aigrisse.

Pour n' aimer pas, faut-il qu' on se haïsse ?
La Baronne.
Je m' attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présents, à toi.
Traître ! Je vois avec qui tu vas vivre,
à quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles lois ;
je t' abandonne à ton indigne choix.
(elle sort.)

ACTE 3 SCENE 7

le comte, la marquise, Philippe Hombert.
Le Comte.
Non, il n' est point indigne ; non, madame,
un fol amour n' aveugla point mon âme :
cette vertu, qu' il faut récompenser,
doit m' attendrir, et ne peut m' abaisser.
Dans ce vieillard, ce qu' on nomme bassesse
fait son mérite ; et voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c' est d' en payer le prix.

p67

C' est pour des coeurs par eux-mêmes ennoblis.
Et distingués par ce grand caractère,
qu' il faut passer sur la règle ordinaire :
et leur naissance, avec tant de vertus,
dans ma maison n' est qu' un titre de plus.
La Marquise.
Quoi donc ? Quel titre ? Et que voulez-vous dire ?

ACTE 3 SCENE 8

Le comte, la marquise, Nanine,
Philippe Hombert.
Le Comte, à sa mère.
Son seul aspect devrait vous en instruire.
La Marquise.
Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement ;
mais qu' elle est belle ! Et comme elle a l' air sage !
Nanine, courant entre les bras de Philippe
Hombert, après s' être baissée devant la marquise.
Ah ! La nature a mon premier hommage.
Mon père !
Philippe Hombert.
ô ciel ! ô ma fille ! Ah, monsieur !
Vous réparez quarante ans de malheur.

Le Comte.
Oui ; mais comment faut-il que je répare
l'indigne affront qu' un mérite si rare
dans ma maison put de moi recevoir ?
Sous quel habit revient-elle nous voir !
Il est trop vil ; mais elle le décore.
Non, il n' est rien que sa vertu n' honore.
Eh bien ! Parlez : auriez-vous la bonté
de pardonner à tant de dureté ?
Nanine.
Que me demandez-vous ? Ah ! Je m' étonne
que vous doutiez si mon coeur vous pardonne.

p68

Je n' ai pas cru que vous pussiez jamais
avoir eu tort après tant de bienfaits.
Le Comte.
Si vous avez oublié cet outrage,
donnez-m' en donc le plus sûr témoignage :
je ne veux plus commander qu' une fois ;
mais jurez-moi d' obéir à mes lois.
Philippe Hombert.
Elle le doit, et sa reconnaissance...
Nanine, à son père.
Il est bien sûr de mon obéissance.
Le Comte.
J' ose y compter. Oui, je vous avertis
que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère ;
je vous ai vue embrasser votre père ;
ce qui vous reste en des moments si doux...
c' est... à leurs yeux... d' embrasser... votre époux.
Nanine.
Moi !
La Marquise.
Quelle idée ! Est-il bien vrai ?
Philippe Hombert.
Ma fille !
Le Comte, à sa mère.
Le daignez-vous permettre ?
La Marquise.
La famille
étrangement, mon fils, clabaudera.
Le Comte.
En la voyant, elle l' approuvera.
Philippe Hombert.
Quel coup du sort ! Non, je ne puis comprendre
que jusque-là vous prétendiez descendre.
Le Comte.
On m' a promis d' obéir... je le veux.
La Marquise.

Mon fils...
Le Comte.
Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages

p69

ne consulter que les mœurs et le bien :
elle a les mœurs, il ne lui manque rien ;
et je ferai par goût et par justice
ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats,
et consentez.
Nanine.
Non, n'y consentez pas ;
opposez-vous à sa flamme... à la mienne ;
voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle ; il le faut éclairer.
Ah ! Loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :
puis-je jamais vous appeler ma mère ?
La Marquise.
Oui, tu le peux, tu le dois ; c'en est fait :
je ne tiens pas contre ce dernier trait ;
il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
il est unique aussi bien que toi-même.
Nanine.
J'obéis donc à votre ordre, à l'amour ;
mon cœur ne peut résister.
La Marquise.
Que ce jour
soit des vertus la digne récompense,
mais sans tirer jamais à conséquence.